

Pagnol et San-Antonio: le lexique

Marcel Pagnol et San-Antonio ont tous deux démontré et, ce à diverses reprises, leur amour de la langue française. Cela ne les a pas pour autant empêché de s'interroger sur celle-ci et de l'examiner avec impartialité et rigueur.

Il faut pourtant admettre que le lexique et son utilisation ne sont des sujets facilement envisageables de manière objective. Effectivement, la langue, constamment en mouvement, est impossible à cerner, à évaluer et à délimiter. Comment pourrait-on décider des mots qui peuvent ou ne peuvent pas être acceptés dans le lexique ? L'Académie Française a tenté de purifier sa si belle et tendre langue et bien que de nombreuses personnes évitent encore l'utilisation de la conjonction « car » - fondé sur un critère esthétique d'un homme qui ne fut jamais grammairien – il n'empêche que ce mot n'a jamais été supprimé du lexique français ! Par ailleurs, *quels* seraient les éléments à prendre en compte pour décider objectivement des mots dignes de la langue ?

L'analyse des positions de Marcel Pagnol et de San-Antonio face au lexique révéleront, en conséquence, uniquement leur jugement personnel.

En premier lieu, San-Antonio estime qu'à l'heure actuelle le vocabulaire se perd et que le mot est devenu un luxe de la communication c'est pourquoi il s'oppose vivement aux utilisateurs assez gauches de la langue française: il maudit l'utilisation « à tort et à travers » de certains mots (les coordonnées, par exemple, pour désigner l'adresse et les autres informations d'une personne alors que c'est un terme mathématique) mais aussi aux emplois abusifs et ceux dont le vocabulaire limité oblige à faire des périphrases. Quant à Marcel Pagnol, il rejette aussi ces dernières- il entend désigner les choses avec justesse – mais ne fait pas allusion à leur emploi par les utilisateurs communs mais bien dans la littérature.

Alors que l'auteur de la trilogie marseillaise manifeste son mépris des termes vulgarisés dans *la petite fille aux yeux sombres* avec le mot « aimer » utilisable pour la pêche à la ligne ou pour une jeune fille –considérant en effet que certains termes manquent à la langue française pour exprimer toutes les nuances recouvertes par un seul mot-

San-Antonio tout en témoignant de la richesse de la langue française, reconnaît aussi ses limites. Cependant, l'existence de ces limites n'engendre pas son mépris mais le pousse à créer des néologismes. Il en a inventé pas moins de 20 000 et la plupart à usage unique ! Il y éprouve, certes, un véritable divertissement mais certaines créations sont judicieuses.

Elles peuvent assurer une meilleure communication (comme limondice) ou combler certaines failles (il invente notamment encorailler parallèlement à enterrer).

San-Antonio estime que les néologismes servent à un renouvellement constant de la langue et il nous encourage à faire comme lui.

Ces néologismes sont principalement analogiques (il construit bombeur à partir de dynamiteur ou ajouter sur le modèle d'adosser). Il enrichit particulièrement la langue de verbes fabriqués à partir de noms (avec prémonition, il construit prémonier ou avec transe dans le sens « entre en transe » il imagine transiter) et cautionne les emprunts à d'autres langues en les écrivant à la française (il écrit speaker : S P I K E U R) en expliquant de temps à autre comment les franciser.

Toutefois, sa position par rapport aux synonymes est ambiguë, soit il les désapprouve- il récuse la synonymie de certains mots (comme brimbaler et brinquebaler)-, soit il les considère comme un signe de richesse de la langue et encourage même leur utilisation (par exemple deuxième à la place de seconde dans « une fraction de seconde »)

Pagnol n'aborde pas le sujet des synonymes mais se réjouit de l'emploi de mots oubliés tel que jaquette réutilisé pour indiquer la couverture de livres.

Ainsi, ces deux auteurs se révèlent partisans de l'émergence de mots vivants dans l'ombre d'autres mots plus usités.

Ce qui retient davantage l'attention de San-Antonio c'est la possibilité pour un mot formel d'avoir deux sens totalement différents, que ce soit en raison de deux étymologies distinctes qui convergent ou une seule étymologie qui avec le temps aboutit à des sens divergents. Il donne comme exemple « somme » qui peut exprimer l'addition de nombres, l'assoupissement ou dans l'expression « bête de somme » le travail fastidieux.

D'autre part, par de nombreux jeux de mots, il montre que le sens de certains termes est différent selon son utilisation (notamment des couloirs qu'on emprunte ne correspondent pas à l'emprunt d'un livre !)

De même, Pagnol se fait philologue en expliquant l'évolution de certains mots comme scrupule (qui est, en latin, un petit caillou dans la chaussure). Il montre comment le sens second d'un mot peut en faire oublier son sens premier : par exemple la discordance entre la définition initiale du mot révolution évoquant le mouvement périodique d'un objet revenant donc sans cesse à son point de départ et le changement brusque d'une société tendant vers son évolution, ou encore élever qui signifie premièrement porter vers le haut et puis qui prend le

sens d'éduquer. Il développe aussi le sens de mots rares (comme gabegie qui désigne un désordre résultant d'une mauvaise gestion) ou des dictons provençaux.

En ce sens, Pagnol montre une certaine forme d'acceptation des patois et régionalismes et se rapproche de San-Antonio qui ne les sanctionne pas et rappelle que le français n'est pas uniquement la langue des habitants de France.

Pagnol rejette aussi les métaphores et les souligne ironiquement lorsqu'elles sont utilisées dans son œuvre tandis que San-Antonio n'en parle pas.

On retrouve ce rejet en contexte pédagogique chez Brunot et chez d'autres auteurs de sa génération ou la suivante : C'est apparemment le bagage scolaire de tous les petits français de cette époque.

A l'inverse, Pagnol n'aborde pas le « etc. » sur lequel San-Antonio a une position complexe. Tantôt décrié, tantôt rétabli ; il le considère comme « un signe d'indigence de l'esprit », trop facilement utilisable pour laisser les phrases en suspend. Mais il lui concède aussi un intérêt stylistique : il en use pour éviter de parler de certains clichés.

Le lexique est certes envisagé dans la grammaire critique de Wilmet, seulement celui-ci ne l'aborde pas comme le reste de sa grammaire.

Effectivement, puisque la tentative de normalisation du lexique a échoué, il n'éprouve pas le besoin d'émettre des critiques à ce sujet. Il considère donc le lexique sous ses différents angles de vue :

Le première est la chronologie : il évoque les archaïsmes et néologismes. Il envisage ensuite les différences et les apports du point de vue géographique : la langue française a évidemment une base latine mais elle est aussi composée de superstrat, substrat, adstrat de diverses origines... ainsi que des variétés régionales. Il pointe le facteur socio-professionnelle : en fonction des classes sociales ou professionnelles se développent certaines variantes d'où l'existence de jargon et d'argot) et enfin il parle de la diversification fonctionnelle en attestant que selon l'endroit où l'on se trouve et la personne à qui l'on parle on use d'un vocabulaire différent.

En comparant les réflexions des deux auteurs : Marcel Pagnol et San-Antonio, nous avons pu constater qu'ils partageaient la même passion. Si certaines de leurs réflexions sont similaires c'est parce qu'il ont eu une formation scolaire assez semblable.

Bien qu'ils aient donc 26 ans d'écart - le premier naît pendant la bataille orthographique de 1890-1910 et le second une vingtaine d'année plus tard - et un parcours totalement différent, San-Antonio et Pagnol sont tous les deux imprégnés de cette dualité concernant leur langue. Leur apprentissage scolaire s'est fait sous la coupelle d'adorateurs du fétiche orthographique qui ont essayé de leur inculquer des règles strictes sans les encourager à les adopter une vision critique. Ils ont aussi subi la vague de chasse aux dialectes et la tentative d'épuration de la langue avec les nombreux ouvrages reprenant toutes les phrases ou les mots à ne pas prononcer. Pagnol meurt avant l'arrêté Haby mais San-Antonio assiste à l'inutile querelle de 1990.

Pourtant, leur éducation est aussi l'origine de leurs différences.

Pagnol est le fils aîné d'instituteur. Son enfance passée à se conformer aux règles de grammaire et à l'orthographe ne lui permet pas d'aller aussi loin que San-Antonio dans sa réflexion. Effectivement, là où Pagnol émet un simple constat et déplore les lacunes de la langue, San-Antonio tente de trouver des solutions à ces lacunes.

San-Antonio est aussi le spectateur de l'évolution fulgurante de la technologie, ce à quoi Pagnol n'assiste pas. Il a donc un discours plus actuel et plus ouvert en envisageant le cas des utilisateurs de tous les jours et le désagrégement de leur vocabulaire en raison du chat, des sms et autres moyens de communications simplificateurs.

Aussi déplorable que cela puisse être, San-Antonio a vu juste : Aujourd'hui, le mot est devenu le luxe de la communication.